

---



---

 PAUL VERHAEGHE

## *Le complexe d'Oedipe redéfini : hystérie et jalousie*

L'occurrence de la jalousie dans l'hystérie est aussi fréquente que banale. En guise d'introduction, je présenterai le contexte du début d'une analyse. Il s'agit d'un ménage à trois. Le mari a opéré la division devenue classique depuis Freud, c'est-à-dire qu'il aime son épouse et désire sa maîtresse <sup>(1)</sup>. Bien entendu, sa femme légitime est au courant et les scènes de jalousie sont le sel quotidien de leur vie amoureuse. Le mari développe un sentiment de culpabilité et tout va bien, du moins jusqu'à ce qu'il décide d'arrêter sa liaison. Dès lors, sa femme panique : elle remue ciel et terre afin que son mari continue à la « tromper ». Celui-ci se trouve confronté à une inconsistance dans le désir de l'Autre, il ne sait plus quoi faire, c'est la dépression. Il décide alors de me rencontrer. Son incompréhension, précisément, constitue sa carte d'entrée : il croyait satisfaire la demande de sa femme en arrêtant sa liaison, et depuis, il se trouve chargé de tous les péchés d'Israël... La jalousie n'était donc pas ce qu'il croyait – le sentiment ment, on le sait. Il se conforte alors avec les descriptions nosographiques de l'hystérie : le théâtralisme, l'émotivité labile, les affects frauduleux, etc.; tout cela lui semble assez approprié à décrire sa femme <sup>(2)</sup>. La jalousie serait à intercaler dans cette série et voilà l'affaire close, c'est le cas de le dire.

Eh bien, tout cela ne nous apprend rien, ni sur la jalousie, ni sur l'hystérie. Nous tenterons maintenant de repérer la place de la jalousie dans la structure, c'est-à-dire hors toute description nosographique. Cette tentative se révélera assez surprenante, puisqu'elle nous amènera à repenser avec Lacan le complexe d'Oedipe.

Quelle est la théorie, devenue classique, surtout après Freud, sur le complexe d'Oedipe? Celle-ci se laisse résumer d'une manière assez simple. Le garçon aime sa mère, ce qui le place dans une position de jalousie vis-à-vis du père. Le complexe de castration s'ensuit, avec l'angoisse qui motive le refoulement ou même l'anéantissement de l'Oedipe. Dans le cas de la fille, on retrouve le même scénario, à quelques exceptions près : les protagonistes ont changé de rôle, c'est le père

qui est aimé, la jalousie concerne la position de la mère auprès de ce père désiré. En outre, le complexe de castration prend une tournure différente chez la fille quant à sa résolution, avec pour effet que, chez elle, d'une part, la formation du surmoi sera déficiente, et que, d'autre part, elle développera une jalousie spéciale, à savoir l'envie du pénis.

Cette théorie semble expliquer assez facilement la jalousie. Néanmoins, il y a, d'emblée, quelque chose qui cloche. J'en donnerai l'illustration avec deux cas freudiens: Dora et le petit Hans.

Dans l'analyse de Dora, Freud se présente en tant que maître qui sait. Il sait que Dora est amoureuse de M. K., il le sait même mieux qu'elle-même, puisqu'elle ne veut pas l'admettre. Ses symptômes en forment la preuve : elle est aphone en l'absence de M. K., elle est complice de M<sup>me</sup> K. et de son père aussi longtemps que cela lui convient, et elle se fâche lorsque M. K. ne veut que du sexe!

Le savoir de Freud trouve ses origines dans une hypothèse ancienne qui se transforme ici en savoir constitué. Il parle de « l'attrait sexuel normal » qui unit père et fille d'une part, mère et fils d'autre part <sup>(3)</sup>. Un peu plus loin dans le texte, il tire les conséquences de cette théorie : Dora se comporterait comme une épouse jalouse, en se mettant aussi bien dans la position de sa mère que dans celle de M<sup>me</sup> K. Elle est donc amoureuse de son père. Freud parle ici d'une situation typique qui ne deviendrait pathologique que dans les cas extrêmes, déterminés par des facteurs constitutionnels <sup>(4)</sup>. Dora n'était pas à l'abri d'une situation sexuelle excitante avec M. K., en quoi elle se révèle justement hystérique <sup>(5)</sup>. L'amour infantile pour le père se présente comme une issue de secours vers le paradis enfantin, avec la jalousie pour conséquence. Le cas Dora se laisse donc résumer comme une variante névrotique d'Oedipe roi. Freud en donne la théorie dans *Die Traumdeutung* : le premier amour de la fille va vers le père, tandis que le garçon aime sa mère. L'enfant est jaloux du parent du même sexe, parent qui

est haï jusqu'au désir de mort <sup>(6)</sup>. Freud parle d'un « trait naturel », ce qui est assez étonnant quand on réalise que c'est précisément lui qui démontrera dans les *Drei Abhandlungen* qu'il n'y a rien de « naturel » dans le choix d'objet pulsionnel.

Néanmoins, même dans le cas Dora, on peut déjà découvrir quelques fragments qui annoncent la nécessité d'une redéfinition, lesquels, par ailleurs, concernent spécifiquement le sentiment de jalousie. A la fin de son étude, Freud discute les raisons de l'échec de cette cure. Il est convaincu que son erreur majeure a été de n'avoir pas repéré l'amour dit « gynécophile » de Dora pour M<sup>me</sup> K. Qu'est-ce à dire ? De prime abord, cela comporte une modification dans l'explication œdipienne qu'il avait donnée auparavant. Par exemple, Freud constate que Dora est surtout jalouse de son père à cause de sa relation intime avec M<sup>me</sup> K. Cette constatation va à l'encontre du schéma classique : « la fille pour le papa, le fils pour la maman », auquel cas Dora ne serait jalouse que de M<sup>me</sup> K. qui lui a enlevé son père. Freud découvre donc que la situation peut être renversée, et que, de plus, cette situation n'est qu'une répétition de ce qui s'était passé auparavant avec une gouvernante. Afin d'expliquer ce renversement, il invoque une prédisposition homosexuelle, qui serait typiquement névrotique. On sait que cette explication sera retenue après Freud, là où l'on parle de l'Oedipe inversé, ou même d'une forme dite « négative » de ce complexe : amour pour le parent du même sexe et haine jalouse du parent du sexe opposé. Ce qu'on ne voit pas, c'est qu'il ne s'agit pas d'une homosexualité, mais bel et bien de ce que Lacan a nommé une *hommo-sexuation* – on y reviendra.

L'étude du petit Hans nous apporte la même histoire. Le garçon serait amoureux de sa mère, jaloux de son père, le rival haï et redouté. La naissance de sa petite sœur, contemporaine du complexe de castration, aboutirait au refoulement dont l'objet phobique serait le produit final : le cheval mordant en tant que remplaçant névrotique du père redouté castrateur, etc. Cette lecture du cas est tout à fait fautive. L'idée selon laquelle le père du petit Hans serait un père œdipien, voire un père originaire, est plutôt un vœu pieux de ce père lui-même, vœu qui dirige les interprétations soi-disant bienveillantes. Ne prenons qu'un exemple : le fantasme des girafes. Une nuit, le garçon entre dans la chambre de ses parents et s'endort dans leur lit. Le lendemain, il en donne une explication : « il y avait dans la chambre une grande girafe et une girafe

chiffonnée, et la grande a crié que je lui avais enlevé la chiffonnée. Alors, elle a cessé de crier et alors je me suis assis sur la girafe chiffonnée. » L'interprétation du père est trop belle pour être vraie : il se reconnaît dans la grande girafe, dans le rôle du père Laios; Hans, c'est le jeune Oedipe qui s'assoit sur Jocaste, c'est-à-dire la mère déguisée en girafe chiffonnée, et le tout, c'est le complexe d'Oedipe en termes zoologiques <sup>(7)</sup>.

A la relecture, on découvre tout autre chose. L'explication du père s'inverse : la grande girafe, ce n'est pas lui, il ne figure même pas dans le tableau; la grande girafe, c'est sa femme, le premier grand Autre; la girafe chiffonnée, c'est une mise-en-scène de Anna, la petite sœur nouveau-née de Hans. Cette réinterprétation se donne à lire en toutes lettres dans le texte, puisque le père laisse échapper sa vérité au moment même où il veut la nier – en un formidable *lapsus* : « Le lendemain matin, le père obtient la confirmation de son interprétation [confirmation de sa vérité, en tout cas!]. Le dimanche 29 mars, je vais avec Hans à Lainz. A la porte, je prends congé de ma femme et lui dis en plaisantant [la plaisanterie détient la vérité, comme toujours] : 'Au revoir, grande girafe!' Hans demande : 'Pourquoi girafe?' Moi alors : 'Maman, c'est la grande girafe.' Sur quoi Hans : 'N'est-ce pas?' et Anna est la girafe chiffonnée?' » Voilà la vérité, suivie immédiatement par sa dénégation : « Dans le train, je lui explique le fantasme aux girafes, sur quoi il dit 'Oui, c'est vrai', et comme je lui dis que *je suis la grande girafe*, que le long cou lui a rappelé un fait-pipi, (...) », etc <sup>(7)</sup>.

Il est assez clair que la phobie de Hans demande une autre explication, que le zèle du père à appliquer le schéma œdipien trahit autre chose. Sans entrer dans les détails, je vous en trace les grandes lignes. L'angoisse du garçon est déclenchée au moment de la confrontation avec le manque phallique du premier grand Autre, c'est-à-dire la mère. Avant cette confrontation, l'enfant partageait la toute-puissance de l'Autre maternel, après la découverte du manque, il risque d'être réduit à l'objet – bouche-trou de ce manque. Une situation originaire de jouissance est remplacée par une configuration angoissante. Freud a donc raison quand il note que l'angoisse de Hans correspond à un *Lust*, à une jouissance antérieure <sup>(8)</sup>. C'est à ce point précis que l'intervention du père est attendue, c'est lui qui doit prendre pour son compte le désir de la mère – ce que le père du petit Hans ne fait pas, d'où la phobie. Auparavant, il n'y avait pas de jalousie chez Hans quant à la position du père, cette jalousie ne devient

possible qu'après la sécurisation de la situation. L'aspect thérapeutique de cette cure résidera précisément dans l'installation par Freud de cette fonction paternelle. Sa construction est bien connue; ce qu'on voit moins, c'est que cette construction vaut aussi bien pour le garçon que pour son père : « Bien avant qu'il vînt au monde, j'avais déjà su qu'un petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par suite forcé d'avoir peur de son père, et je l'avais annoncé à son père (*und hätte es seinem Vater erzählt*) <sup>(9)</sup>.

Voilà trois cas pour lesquels la jalousie ne s'explique pas : ou bien elle se révèle fausse, c'est notre cas d'introduction; ou bien elle concerne un rival inattendu, c'est le cas chez Dora; ou bien elle est seulement supposée là où il n'y a qu'angoisse, c'est le cas du petit Hans. La jalousie ne s'explique dans aucun de ces trois cas dans la mesure où on y cherche un certain schéma œdipien, notamment le schéma postfreudien. Il faut donc redéfinir l'Oedipe.

La théorie, à laquelle il a été référé jusqu'ici, ressemble, dirons-nous, à une mise en scène affaiblie de *Totem et Tabou*. Il s'agit du père originaire tout puissant et tout jouissant, qui possède sa femme et qui guette jalousement ses fils -c'est le dieu jaloux. En outre, il y a le ou les fils qui jaloussent le père mais qui n'osent rien faire puisqu'ils risquent la castration. L'interdiction de l'inceste s'installe, et au cours de la génération suivante tout est à recommencer -ce n'est pas *La bataille de cent ans*, mais plutôt la guerre éternelle.

Cette théorie, que l'on trouve, certes, à un moment chez Freud, est aussi bien fausse qu'incomplète. Elle est incomplète parce que le rôle de la mère y est oublié; elle est fausse parce que la fonction du père y tombe du ciel sans que soit reconnu le rôle du fils dans la mise en place de ce père originaire. Avec *Totem et Tabou*, Freud installe le père rêvé de la névrose, le père dont chaque névrosé a besoin : « Bien avant qu'il ne vînt au monde, il y avait le père originaire qui (...) ». Freud, non seulement repasse par le même sillon que la névrose, mais en outre, en construisant le père originaire, il entérine cette construction névrotique sans l'interpréter. C'est ce point précis que C. Levi-Strauss critique : « Dans un cas, on remonte de l'expérience (clinique) aux mythes, et des mythes à la structure; dans l'autre, on invente un mythe pour expliquer les faits (cliniques) : pour tout dire, on procède comme le malade, au lieu d'interpréter. » <sup>(10)</sup>

Afin de redonner au complexe d'Oedipe sa valeur clinique, il faut consulter une autre œuvre freudienne, qu'on conçoit généralement comme n'étant pas tellement clinique : *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Nous verrons que la jalousie y prend un tout autre tournure.

L'étude sur Moïse nous apporte trois changements majeurs, concernant la position de la mère, le rôle du fils et la fonction de la castration. Dans la première version du mythe, c'est-à-dire *Totem und Tabu*, la mère manque, il n'y a qu'un troupeau de femelles sous l'autorité patriarcale. Avec Moïse, le mythe est tout à fait réécrit. Freud y discerne maintenant une évolution. Dans une première période, il y a le père originaire avec ses femelles, il n'y a pas de mère; de plus, il n'y a pas de langue, seul le Réel ex-siste. Dans la deuxième période, le père originaire sera tué, avec pour conséquence inattendue l'installation du matriarcat. La disparition de l'autorité patriarcale laisse émerger une toute-puissance maternelle qui était bridée auparavant. La troisième phase nous apporte un mélange bizarre : il y a les déesses-mères et des clans fraternels avec un totémisme débutant. C'est là que Freud découvre le fils-héros qui installera de nouveau l'autorité paternelle contre le matriarcat. Ce sera par exemple la fonction de Moïse avec l'installation du monothéisme <sup>(11)</sup>.

Dans cette réécriture du mythe, il s'agit de ce que Freud appelle le *Menschwerdung*, la genèse du sujet, en tant que cette genèse se caractérise par une évolution de la nature vers la culture, c'est-à-dire vers la naissance de la langue! A plusieurs reprises, il note que l'évolution vers l'installation du père par le fils se fait coextensivement avec le développement de la langue <sup>(12)</sup>. De plus, il ne s'épargne pas une longue élaboration afin de démontrer que le meurtre du père, conservé dans un héritage archaïque, et le pouvoir symbolique ou linguistique sont à mettre sur le même plan <sup>(13)</sup>. « Le symbole, c'est le meurtre de la chose. » Par ailleurs, l'acquisition du symbole n'empêchant pas la toute-puissance des pensées, la langue est à la base de cette mégalomanie. Aussi le pas suivant et nécessaire sera-t-il la réinstallation du père, avec pour conséquence « un progrès de la civilisation », puisque la paternité est une conjoncture, édifiée sur une déduction en opposition à la maternité. Le processus de pensée s'élève au-dessus de la perception sensorielle <sup>(14)</sup>. En termes lacaniens, le premier grand Autre ne fournit que le signifiant binaire, le *fort-da*, la présence ou l'absence, ce qui engendre la toute-puissance; ce n'est qu'avec l'intro-

duction de la loi, par le biais du deuxième grand Autre, qu'il y a ordonnance, scansion possible.

Le fils réinstalle donc le père, c'est lui qui a besoin d'un certain père contre une certaine mère. Freud avait déjà écrit cette réinstallation en 1908 sans se rendre compte des conséquences qu'elle comportait. Il s'agit d'un petit article, écrit en guise d'introduction au livre d'Otto Rank *Der Mythos der Geburt des Helden (Le mythe de la naissance du héros)*, et publié ultérieurement sous le titre de *Der Familienroman der Neurotiker* – « Le mythe individuel du névrosé » ou « *Dichtung und Wahrheit* dans la névrose ». Freud y décrit un fantasme typique : l'enfant s'imagine né, non de ses parents réels, mais de parents prestigieux, ou plutôt d'un père prestigieux, – celui-ci étant la cible du fantasme. Freud note que le père réel équivaut au père imaginé sauf sur un point : dans le fantasme, il reçoit précisément prestige et autorité. La motivation de ce genre de fantasme se laisse découvrir, selon Freud, dans la nostalgie de l'enfant pour la période perdue où l'autorité du père était hors de doute.

Après ce détour, revenons au petit Hans et à ses girafes originaires. Le complexe d'Oedipe, tel qu'il nous est présenté dans le cas du petit Hans, n'est pas à considérer comme la cause de sa phobie – au contraire, ce greffage œdipien, opéré par Freud, se laisse découvrir comme un facteur nécessaire et sécurisant. Le petit Hans est un Moïse raté qui est bien heureux de recevoir l'aide de Freud. Qu'a donc fait Freud? Il a installé, greffé  $S_1$ , par lequel la chaîne signifiante,  $S_2$ , devient maniable. Il a installé le discours de l'inconscient, c'est-à-dire le discours du maître, dans lequel  $S_1$ , l'au-moins-un, le Ex  $\overline{\Phi x}$ , fonctionne en tant que garant pour  $S_2$ , la chaîne signifiante avec son manque inhérent.

$$\frac{S_1}{S} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

En tant que sujet divisé, le petit Hans fait son entrée dans les relations fondamentales du parlêtre : Freud lui dicte le désir œdipien et l'installe face à un maître qui sait – ce qui donne le discours hystérique :

$$\frac{S}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

C'est-à-dire que Freud n'a rien fait d'autre que ce qu'il annonçait déjà à la fin des *Etudes sur l'hystérie* : « Certes, il est hors de doute qu'il serait plus facile au destin qu'à moi-même de vous débarrasser de vos

maux, mais vous pourrez vous convaincre d'une chose, c'est que vous trouverez grand avantage, en cas de réussite, à transformer votre misère hystérique en malheur banal. » – il a banalisé l'hystérie<sup>(15)</sup>. A partir de là, le petit Hans se trouve hors de danger, et il peut entamer une autre bataille, celle-là beaucoup plus rassurante : la bataille avec un père qui ne sera jamais assez père. La jalousie ne devient possible qu'à partir de ce point.

Avant de définir cette jalousie, il nous faut encore préciser notre redéfinition de l'Oedipe. La théorie que Freud élabore dans son Moïse est le couronnement d'un travail clinique soutenu pendant les quinze dernières années de son œuvre. L'histoire officielle de la psychanalyse nous apprend qu'il aurait d'abord découvert le complexe d'Oedipe masculin – c'est le petit Hans –, et que l'élaboration de la contrepartie féminine n'aurait suivi que beaucoup plus tard – ce sont les deux articles des années trente sur la féminité. Cette version *historique* n'est pas correcte. Nous proposons de lire la théorie œdipienne de Freud en deux temps historiquement repérables, formulant les deux temps logiques de l'Oedipe, fût-ce sous forme inversée.

D'abord, Freud conceptualise le soi-disant complexe d'Oedipe masculin – ce que nous avons compris comme l'aboutissement de la version hystérique de ce complexe, ce à quoi toute hystérie aspire, c'est-à-dire la création, l'installation d'un certain père, le Père Tout-Puissant de *Totem und Tabu*. L'hystérique a besoin d'un tel père, garant d'une certaine défense. Dans ce premier temps de la théorie, on ne voit pas contre quoi cette défense fonctionne. La lecture de *Totem und Tabu* montre que ce mythe freudien n'installe pas tellement la prohibition de l'inceste, mais l'interdiction de jouir, comme le père originaire, de toutes les femmes, de la Femme comme totalité. Dès lors, cette jouissance sera marqué par une *impossibilité*. Avec cette théorie, et surtout avec la création de son mythe, Freud entérine la solution de l'hystérique : il y a Le Père qui..., il entérine cette solution sans savoir ce qui est résolu.

Suit alors la découverte du complexe féminin, c'est-à-dire pour nous, la formulation de ce contre quoi la défense hystérique fonctionne, notamment le premier temps logique du complexe. Après avoir découvert le point d'aboutissement, ou, si vous voulez, le point d'achoppement du complexe d'Oedipe hystérique, Freud en formule le point de départ. Le pivot central

est ici la relation mère – enfant, relation qui comporte un certain danger pour l'enfant. Freud reprend ses premières idées sur l'étiologie de l'hystérie, concernant le traumatisme sexuel et la séduction. Dans cette reprise, il y a changement de protagonistes : à la place du père séducteur, on rencontre la mère séductrice <sup>(16)</sup>. En termes lacaniens, le point de départ est la relation entre le premier grand Autre et l'enfant-*infans*. Cette relation comporte une jouissance hors signifiant, approchée par Freud avec son concept de « passivité », concept freudien qui permet une double lecture du S(A) lacanien. <sup>(17)</sup> La passivité est d'abord le traumatisme sexuel, conçu comme le facteur central dans l'étiologie de l'hystérie. On constate en même temps, quand on étudie les premières publications freudiennes sur l'hystérie, que le signifiant « passivité » est pour lui la seule manière de représenter « la féminité » sur le plan psychique, la seule réponse donc au manque de signifiant pour La Femme. Ensuite, avec la découverte de la relation pré-œdipienne, cette « passivité » se laisse comprendre comme une jouissance dans la relation mère-enfant, jouissance à laquelle l'enfant veut échapper. Ces deux lectures de la passivité se rencontrent au point où le manque d'un signifiant pour La femme est aussi ce qui manque à la mère; à cet entrecroisement, l'enfant peut être pris comme ce qui doit combler le manque. Le deuxième temps de l'Oedipe doit trouver sa solution dans l'intervention du Nom-du-Père, avec l'installation de l'impossibilité de cette jouissance. La solution hystérique consiste précisément dans l'installation d'un père tout-puissant.

On peut reprendre cette évolution freudienne à l'aide de certains schémas de Lacan : vous y avez sans doute reconnu la métaphore paternelle avec ses deux temps logiques dans le devenir du sujet, en combinaison avec la théorie sur l'aliénation et la séparation. Le résultat se laisse formuler en termes de discours, ou plutôt en termes d'installation de discours : à partir de l'Oedipe, le discours du maître ouvre la voie vers les trois autres et vers les permutations. Ce qui nous concerne le plus, ce sont les deux disjonctions – l'impuissance et l'impossible, la jalousie ne pouvant être comprise qu'à partir de là. L'une de ces disjonctions fonctionne en tant que fondement, garant et mascarade de l'autre : l'impuissance est le garant masqué de l'impossibilité. Impuissance de qui, impossibilité de quoi? L'impuissance

concerne le fonctionnement du principe de plaisir, à jamais condamné à échouer. La *Spaltung*, division du sujet « cause toujours », la castration symbolique renvoie le *Lust* à un *Jenseits* indéterminé. Cet au-delà contient une jouissance hors discours et hors castration, devenue donc impossible à partir de la *Spaltung* du sujet. Aussi l'impuissance se trouve-t-elle être le fondement et le garant de cette impossibilité <sup>(18)</sup>. Et nous retrouvons les deux temps logiques de l'Oedipe : la jouissance hors discours, et donc angoissante, sera barrée par l'intervention du Nom-du-Père. C'est ici que nous rejoignons la jalousie hystérique, puisque celle-ci ne devient possible que dans l'après-coup de l'Oedipe. Nous avons donc à distinguer deux niveaux. D'une part, face à l'impossibilité, nous avons l'*invidia*, à savoir la nostalgie que le sujet éprouve dans la confrontation à une complétude à jamais perdue pour lui. La soi-disant jalousie du petit Hans vis-à-vis de sa petite sœur est de l'ordre de l'*invidia*. Il ne faut pas croire que le sujet désire cette unité avec l'Autre, on sait, au contraire, l'avatar de l'hystérie quand cette unité se réalise. Lacan fait d'ailleurs remarquer dans son Séminaire XI que la « rencontre » sera, ou manquée, ou plutôt mauvaise. D'autre part, à partir de l'impuissance, un autre enjeu se met en place : l'impuissance de la *Befriedigung* sera l'impuissance du père. Il est défini d'être impuissant, il ne sait pas fournir le signifiant qui manque dans l'Autre pour La Femme – bref, il n'est pas l'Autre de l'Autre rêvé de l'hystérique. Pour sa sexualité, le sujet hystérique suivra la solution du père, ou, dirais-je plutôt, l'objet du père. Pour Dora, ce sera M<sup>me</sup> K. qui détient le secret de la féminité, puisque son père cherche chez celle-ci une solution à sa propre impuissance. Ce qui engendre une jalousie inattendue : dans ce procès d'homosexualité, Dora jalouse son père à cause de M<sup>me</sup> K. – c'est ce que Lacan appelle la jalouissance. Bref, l'*invidia* concerne un en plus, la jalousie un en moins. Pour le dire autrement, l'*invidia* concerne la jouissance et l'objet *a*, la jalousie concerne le désir et - $\phi$ . Disons, en guise de conclusion, que l'hystérie joue sur un terrain rassurant : en se plaignant de l'impuissance par le biais de la revendication et de la jalouissance, elle masque l'impossibilité déjà assurée. C'est peut-être en ce point qu'on peut penser la différence névrose-psychose, en ceci que, pour la psychose, l'impossibilité, plutôt mal assurée, risque de se révéler n'être que possibilité trop réelle.

## NOTES

- (<sup>1</sup>) S. Freud, *Ueber einen besonderen Typus der Objektwahl beim Manne*, 1910, *GW*, VIII, p. 73s. (D'un type particulier de choix objectal chez l'homme, R.F.P., 1936, n° 1, pp. 2-10).
- (<sup>2</sup>) Le comble des combles de ces descriptions, on le retrouve chez P. Chodoff et H. Lyons, *Hysteria, the hysterical personality and hysterical conversion*, *Psychiatry*, 1958, 114, pp. 734-740.
- (<sup>3</sup>) S. Freud, *Bruchstück einer Hysterie-Analyse* (1905e), *GW*, V, p. 179 (version française : *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, 7<sup>me</sup> édition, p. 12).
- (<sup>4</sup>) *Ibidem*, pp. 216-219 (version française : pp. 40-42).
- (<sup>5</sup>) *Ibidem*, p. 187 et p. 257 (version française : pp. 18-19, p. 70).
- (<sup>6</sup>) S. Freud, *Die Traumdeutung* (1900a), *GW*, II-III, pp. 262-272 (version française : *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, nouvelle éd. révisée par D. Berger, 1967, pp. 223-231).
- (<sup>7</sup>) S. Freud, *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben* (1909), *GW*, VII, pp. 274-275 (version française : *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, 7<sup>me</sup> éd., pp. 118-119).
- (<sup>8</sup>) *Ibid.*, p. 293 n. 3 (version française, p. 133, n. 2).
- (<sup>9</sup>) *Ibid.*, p. 277 (version française : p. 120).
- (<sup>10</sup>) Cl. Levi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton, 1949, p. 611.
- (<sup>11</sup>) S. Freud, *Der Mann Moses und die monotheistische Religion, Drei Abhandlungen* (1939), *GW*, XVI, pp. 186-190 et pp. 239-242 (version française : *L'homme Moïse et la religion monotheïste, Trois essais*, traduit par C. Heim, Paris, Gallimard, 1986, pp. 169-174 et pp. 234-239).
- (<sup>12</sup>) *Ibid.*, p. 186, p. 189, p. 241 (version française : p. 170, p. 173, p. 238).
- (<sup>13</sup>) *Ibid.*, pp. 204-209 (version française : pp. 192-198).
- (<sup>14</sup>) *Ibid.*, pp. 220-222 (version française : pp. 211-214).
- (<sup>15</sup>) S. Freud, *Studien über Hysterie* (1895d), *GW*, I, p. 312 (version française : *Etudes sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1973, p. 247).
- (<sup>16</sup>) S. Freud, *Ueber die Weibliche Sexualität* (1931b), *GW*, XIV, p. 531.
- (<sup>17</sup>) S. Freud, *Die Weiblichkeit* (1933a), *GW*, XV, pp. 128-129.
- (<sup>18</sup>) Lors de la Quatrième Rencontre Internationale (Paris, Février 1985), nous avons présenté cette idée dans une conférence, intitulée : « Le S(A) chez Freud : passivité et structure hystérique ».
- (<sup>19</sup>) J. Lacan, « L'envers de la psychanalyse », inédit, séance du 14 janvier 1970, *Cfr.* également « Radiophonie », *Scilicet*, 1970, n° 2-3, pp. 91-99.

